

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 43

Artikel: Lo menistre et lè grogues
Autor: C.T.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195798>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

porte, dissimulée derrière un massif, et sur laquelle on lisait, en grosses lettres : *Entrée sévèrement interdite.*

— Entrons seulement, reprit le premier interlocuteur, voyant l'hésitation de son compagnon, si on nous dit quelque chose, eh bien, nous nous expliquerons.

D'abord, monsieur, permettez-moi de vous rappeler que les fontaines lumineuses sont ici, à Genève, dans leur pays natal. C'est un de nos illustres compatriotes, le professeur Colladon, à qui l'on en doit la découverte. Elles ont longtemps porté son nom.

Les premiers essais eurent lieu à Genève, en 1841, dans le laboratoire de M. Colladon. En 1843, il continua ses expériences à Paris, entre autres à l'Opéra, dans un ballet, et au théâtre de la Porte-St-Martin.

En 1884, MM. Galloway et fils organisèrent à Glasgow, pour l'exposition, une grande fontaine lumineuse, où plus de cent jets s'élevaient à près de soixante mètres de hauteur. Ils produisaient de merveilleux effets, grâce à des verres colorés.

Enfin, lors de l'Exposition universelle de 1889, à Paris, deux ingénieurs de cette ville, aidés de M. Coutau, sculpteur, imaginèrent la superbe fontaine qui décorait le parc du Champ-de-Mars.

Pour être plus modeste, la nôtre n'est pas moins intéressante. Tandis que les employés ne paraissent pas prendre garde à nous, profitons d'examiner tout à notre aise.

Pour les jets verticaux, l'éclairage est, vous le voyez, d'une merveilleuse simplicité. L'eau arrive, par un ajustage très petit, au-dessus d'une salle horizontale en verre, qui dépasse un peu le niveau habituel de l'eau dans le bassin. Sous cette salle est un foyer lumineux muni d'un réflecteur. Il y a donc, en quelque sorte, l'un dans l'autre, un jet de lumière et un jet d'eau.

En vertu d'une loi de physique que les savants appellent la *réfraction totale*, tous les rayons lumineux sont absorbés par l'eau, enveloppés dans la projection liquide et jusqu'à l'extrémité du jet; mieux encore, jusque dans les dernières gouttelettes qui se forment en retombant, la lumière reste emprisonnée. Pour teinter cette lumière, il suffit d'interposer, entre le foyer et le plafond vitré de la salle, un verre de couleur.

L'éclairage et la coloration des jets horizontaux ou paraboliques exige un mécanisme plus compliqué, dont la description nous entraînerait trop loin. Peut-être, en l'examinant bien, en pourriez-vous saisir les principales dispositions.

Tel est, monsieur, d'une façon très sommaire, le secret des fontaines lumineuses, qui paraissait vous intriguer si fort. Je suis très heureux de l'occasion qui m'a été offerte de vous le faire connaître.

— Croyez bien, monsieur, que le plus heureux, c'est moi, qui ai eu la bonne fortune de me trouver sur votre chemin. Il ne me reste plus qu'à vous présenter tous mes remerciements pour l'amabilité avec laquelle vous avez bien voulu satisfaire ma curiosité. Et, maintenant que je connais le secret des fontaines lumineuses, il en est un autre dont il ne me serait pas moins agréable d'avoir la clef, je vous l'avoue... Serait-ce, monsieur, une indiscretion de vous demander encore à qui j'ai l'honneur de parler? Je suis le syndic de Sugnens, un petit village du canton de Vaud.

— Eh bien, moi, monsieur, je suis un de vos collègues. Je suis le syndic de Genève.

— M. Turetini, président de l'Exposition?...

— Lui-même, monsieur le syndic, et j'espère que ce n'est pas la dernière fois que j'aurai le plaisir de me rencontrer avec vous.

— Je l'espère bien aussi, monsieur le Prési-

dent, et si jamais le hasard vous amène à Sugnens...

— Avec plaisir. Je vous le promets!

(Authentique.)

X.

Les toilettes de la tsarine.

Dans sa chronique sur la mode, et sous la signature : « Zerline, » le *XIX^{me} Siècle* donne sur les diverses toilettes de l'impératrice de Russie, pendant son séjour à Paris, des détails qui intéresseront évidemment nos lectrices. En voici quelques-uns.

On peut déduire de tout le luxe étalé aux Champs-Élysées, à l'Élysée, à l'ambassade de Russie, transformée en palais impérial, à l'Hôtel-de-Ville, aux Français, à Versailles et à Châlons, que la soie prime en ce moment le velours, et que les nuances claires sont à l'ordre du jour.

Les broderies sont également fort à la mode, de même que les garnitures en plumes et en fourrures. Enfin, le dolman semble vouloir un peu remplacer le collet; et il va redevenir de très bon ton de ne porter que des toilettes entièrement assorties; robe, manteau, chapeau, voire même quand on le peut, chaussure.

Je connais des personnes qui poussent le raffinement jusqu'à faire teindre leurs gants de la nuance de l'étoffe de leur costume.

Ce point bien établi, je dis donc que le matin, au moment où elle descendait du train impérial, à Passy, la tsarine était entièrement vêtue de blanc, sa robe et son collet de satin étaient, l'un et l'autre, bordés d'une fine broderie d'or. Elle avait au cou un gros boa de plumes blanches et, sur les cheveux, une ravissante petite capote en velours blanc avec aigrette, et barrette de velours vert tendre brodé d'or, derrière.

Dans l'après-midi, pour se rendre à l'église de la rue Daru, l'impératrice avait revêtu une superbe toilette de peau de soie jaune, presque saumon; et le soir, à l'Opéra, elle est apparue dans sa loge, en bleu pâle constellé de diamants, un merveilleux diadème surmontant son fin visage, et au cou le légendaire collier de Catherine II, à trois rangs de diamants gros comme des noisettes.

Le lendemain, pour la visite aux monuments, la jeune souveraine était en beige, puis en gris perle pour la réception à l'Hôtel-de-Ville, et en jaune, avec corsage jaune aux manches très bouffantes, pour assister au demi-gala de la Comédie-Française où l'on a fort admiré sa parure en diamants et rubis.

C'est en mauve argenté qu'elle a quitté Paris. A Versailles elle était en blanc ivoire; et à Châlons en noire bleue ornée de zibeline.

Toutes les robes de l'impératrice Alexandra avaient un grand cachet de simplicité; mais sur la plupart d'entr'elles on retrouvait la broderie, la fourrure ou la plume en garniture.

Ceci suffit pour assurer à ce genre d'ornement un véritable succès pour la saison d'automne.

Le bureau de tabac.

Tous nos lecteurs ont entendu parler de Vivier, le fameux corniste français, aussi connu par ses mystifications que par le parti merveilleux qu'il savait tirer de son instrument. Les farces de cet artiste, qui faisait des trois cent soixante-cinq jours de l'année un premier avril perpétuel, l'avaient rendu très populaire.

Sous le second empire, Vivier, qui était un des familiers des Tuileries et surtout de Compiègne, amusait souvent l'empereur par ses charges excentriques, plus encore que par son talent de virtuose.

M. Emile Blavet a raconté, dans la *France*, cette charmante histoire, qui caractérise, on ne peut mieux, l'esprit et l'originalité que Vivier apportait dans ses mystifications :

Vivier entre un jour dans un débit de tabac, fouille pendant une demi-heure les boîtes de cigares, et finalement demande... deux œufs sur le plat. La buraliste, qui connaissait le paroissien, prend la chose en femme d'esprit et fait servir deux œufs à ce singulier client, qui les mange.

Mortifié d'avoir trouvé plus malin que soi, Vivier n'en veut pas avoir le démenti; il revient le lendemain, même scène. Et, quinze jours durant, il trouve son couvert mis. Or, tout en mangeant, il causait, et, tout en causant, il apprit que la buraliste n'était pas titulaire du bureau de tabac. Veuve d'un ancien officier, après avoir subi mille vicissitudes, elle s'était mise aux gages pour faire vivre ses vieux parents. La situation était des plus intéressantes.

A quelques jours de là, Vivier, qui n'était pas seulement un mystificateur de marque, mais un corniste *di cartello*, s'en fut jouer du cor aux Tuileries. Après le concert, l'empereur, qui l'aimait beaucoup — Vivier est Corse — l'emmena dans son cabinet et, tirant de sa poche un porte-cigares, en offrit une à l'artiste. Celui-ci fit un geste de refus.

— Vous ne fumez donc pas? demanda l'empereur.

— Pardon, sire.... mais je crains d'accepter...

— Parce que?

— Parce que si, aujourd'hui, j'accepte une cigarette, demain Votre Majesté daignera peut-être m'offrir un cigare...

— Eh bien?

— Eh bien! j'accepterais le cigare... puis j'en arriverais sans doute à désirer un bureau de tabac.

— Qu'à cela ne tienne!

— C'est sérieux, sire!

— Très sérieux.

— Alors je vous prends au mot.

— Voilà qui est dit... Vous aurez votre bureau de tabac... Mais qu'en voulez-vous faire?

— Est-ce une condition?

— Non, certes... mais encore voudrais-je savoir...

— C'est trop juste.

Et, là-dessus, Vivier raconte l'histoire de la débitante et des œufs sur le plat. L'empereur rit beaucoup, et, séance tenante, expédia la requête, dûment apostillée, au ministre compétent.

Le surlendemain, Vivier revint à son « restaurant », comme d'habitude.

— Ce sont mes derniers œufs, dit-il à la débitante... Je vais prendre pension ailleurs. Réglons nos comptes... Est-ce bien cela?

Et, gravement, il tendit le brevet à la brave femme qui, après avoir lu, se jeta, toute palpitante de joie et d'émotion, dans les bras du corniste.

— Ah! monsieur Vivier, balbutia-t-elle à travers ses larmes, j'étais bien sûre que, malgré tout, le dernier mot vous resterait!

Lo menistre et lè grogues.

Lo menistre dè B... ne sè cheintai pas bin du l'einterra à Dzozon. L'est verè que nèvessai cé dzo quie et quand faut restà à dévezà tandi 'na demi hàorè su lo cemetiro, avouè lè pi dein lo mou, on a bio avai dai bons tsaussons dè lanna, dai diettons et dai bons z'haillons bin droblià, avouè un bon gardabi pè dessu, cein ne vo gràvè tot parà pas d'attrapà 'na pédze.

Adon quand revegne à la tiura, lo menistre sè cheintai dza pas tant bin. Lo leindèman l'ètai tot einrhonnà et l'avai la dierdietta que l'ài fasai bin tant mau que ne poivè quasu rein dévezà. Assebin ye dese a sa serveinta (kà faut vo derè que n'ètai pas marià) d'allà queri lo maidzo.

— Vo z'ài prai frài, monsu lo menistre, se l'ài fà stusse; mà cein ne vao rein ètre; se vo volliai m'attiutà, vo z'êtes bintout sauvo et cé mau dè gordze que vo gràvè dinsè dè dévezà sarè astout via, à mè lè soins; vo tigno quitto po fèrè voùtron prédzo dè demeindze.

Adon lo maidzo écrisè n'ordonnance et l'ài dit dè preindrè ti lè dzo devant d'alla dremi

cein qu'on l'âi dit on grogue, que l'est don dâo rhoume avoué dâo sucro io on vaissè 'na demi cassa d'édhie tsaude pè dessus et quand tot est bin eintremècchiâ on t'ingafalla cein tot dè ratse pi. Et pe tsaud cein est et mé cein fâ dé bin.

— Ye voudrè bin fèrè cein que vo mé ditès, l'âi fâ lo menistre, mâ frantseimeint, vo deri que ne lo pu pas!

— Et porqu'è?

Eh bin, m'ein vé vo lo derè: vo sèdes que du que su menistre et surtot du que su dein clia perrotsè io y'a tant dè dzeins que sé piffront dè gotta, dè mame, dè dzauna et dè chenapse y'è adè prédzi foo et fermo contrè cliâo bourtiâ dè litieu et contrè cliâo qu'ein bâivont. Ora, qu'est-te que deront lè dzeins dâo veladzo se l'appreignont que mèmèmbâivo dâo rhoume? Mè que dusso montrâ l'exeimpliio lo tot premi, sarè bintout pè la leingua dâo mondo et ne sarè rein mé d'attiutâ!

— Bin oi! mâ n'y a pas, se vo voliâi être gari âo pe vito, vo faut coute que coute bâirè cein que vo dio; d'ailleu, nion ne lo vâo savâi què vo et mè.

— Et ma serveinta? crâidè-vo que ne va pas s'ein démaufiâ quand l'âi demandé dé l'édhie tsauda? Vo sèdès coumeint sont lè fennès et le ne va pas manquâ dè cein redipettâ vâi lo borné et tot lo velâdo l'ara bintout su!

— Vo compregno prâo, mâ l'âi a tot parâi on moian po que voutra serveinta n'ein satse rein et vouaïque coumeint vo faut fèrè: Quand vo voudrâi bâirè voutrè groguès, vo l'âi demandé de l'édhie tsauda et ditès l'âi que l'est po vo razâ.

— Oi ma fâi! vo z'âi quie 'na boun'idée et m'ein vé fèrè dinsè!

Quoqu'è dzo ein après lo mâidzo passavè devant la tiura et ye demandé à la serveinta. que remessivè que devant, coumeint allavè lo menistre.

— Oh! mon Dieu, caisi vo, monsu lo mâidzo, crayo bin que l'est venu fou!...

— Mâ! mâ! coumeint cein?...

— Oi! oi! l'est tot fou... Emagina vo que l'â dâi lubiès dâo dianstro. Ne faut rein ein allâ repap à nion; mâ cein lo preind tot d'un coup... Vâidès-vo, sè râzè ti lè dzos et mé dè quiènzè iadzo per dzo! Mè faut adè avâi lo coquemar su lo fu po l'âi bailli dè l'édhie tsauda!... N'est-te pas 'na folèrà cein?... C. T.

Les journaux français, après avoir raconté en détail les grandes fêtes offertes aux souverains russes, se rabattent aujourd'hui sur les nombreux incidents qui se sont produits dans la foule pendant ces journées. La *France* nous raconte entre autres qu'un bonhomme est resté trois jours pleins près de l'ambassade russe, et n'en a pas bougé. Il louait au public une planche épaisse de cinq centimètres, placée sur trois chaises; on tenait douze là-dessus et l'on payait un franc par place. La planche a rapporté deux cent quatre-vingt-trois francs à son propriétaire. — J'ai gagné mon loyer, nous dit-il, mais j'ai fait mon service. — Quel service? — J'ai annoncé à mes clients les visiteurs. Attention: voici le Tsar! vive le Tsar! la Tsarine! la petite duchesse, l'ambassadrice, les cosaques, mesdames... vivent les cosaques... J'aurais gagné plus, mais il y a eu devant moi une échelle qui m'a fait manquer ma dernière soirée.

Sur l'échelle on a payé les places selon les hauteurs, cinq francs, deux francs, un franc. Et encore, une demoiselle qui occupait le sommet a fait une affaire d'or; elle a revendu sa place pour un louis et s'est placée, pour n'y pas perdre, sur des épaules complaisantes. Le propriétaire de la planche a remporté son mobilier volant: s'il est joyeux, ne le demandez pas, car, s'est-il écrié, si l'Empereur de Russie

ne m'avait pas payé mon loyer, je ne m'en serais pas tiré cette fois-ci. On a chômé. Vive le Tsar!

Nous trouvons dans la *Tribune de Genève* une excellente recette pour faire les *beignets aux pêches*, énoncée sous cette forme charmante:

Roses, fraîches, fermes et belles
Comme la peau des jouvencelles,
De dix pêches il est besoin
D'enlever la robe avec soïn.

Dans un sirop que l'on compose
D'arômes odoriférants,
Pendant une heure l'on arrose
Leur chair tendre, leurs tons friands.

J'avais oublié de vous dire
Qu'il faut couper vos fruits en deux,
Puis faites une pâte à frire
De farine, de lait et d'œufs.

Trempez alors dans cette pâte
Chaque morceau séparément,
Que l'on précipite à la hâte
Dans la friture vivement.

Quand vos beignets sont d'un blond tendre,
Ainsi qu'en août on voit les blés,
Sucez, et sans plus faire attendre,
Servez aux gourmets assemblés.

Ce sont des délices suprêmes
Que donne ce mets recherché;
Nous l'aimerions comme nous-mêmes
Qui sommes le fruit d'un pêché.

ACHILLE OZANNE.

La marche du cycliste. — Un calcul ingénieux de la *Vie scientifique*: Le pas moyen du cycliste est de 2 m. 30, environ; c'est-à-dire que chaque abaissement de chaque pédale fait avancer l'engin de 2 m. 30. Il est manifeste qu'aucun homme de moyenne taille ne saurait faire un pas de cette longueur. Le pas du piéton est d'environ 75 centimètres, pour un homme de la taille de 1 m. 70. La longueur du pas étant proportionnée à la taille, dès qu'on connaît la longueur du pas d'un individu on peut facilement savoir qu'elle est sa taille; le problème est très simple. C'est ainsi qu'on pourra se convaincre que la taille d'un homme qui ferait 2 m. 30 à chaque pas, — c'est-à-dire un pas égal à celui du cycliste, — devrait avoir 5 m. 20. Cette taille gigantesque lui serait nécessaire pour avoir des jambes en état de faire 2 m. 30 à chaque pas. Il est à remarquer en outre que pour faire ces pas, il mettrait beaucoup plus de temps que le cycliste. La bicyclette est donc une invention vraiment merveilleuse.

THÉÂTRE. — Jeudi, on nous a donné *Mont-joye*, pièce en 5 actes, d'Octave Feuillet, succès actuel du Théâtre Français. Il faut espérer que M. Claretie a un peu plus de monde que n'en a eu M. Scheler. L'intérêt que notre public avait paru, l'année dernière, reprendre à la comédie, s'est-il donc déjà lassé? Sans doute la pièce de Feuillet est un peu vieillie; l'action languit, s'attarde en des dialogues parfois un peu déclamatoires, mais quel beau langage, comme tout cela est bien écrit. En peut-on toujours dire autant de certaines pièces nouvelles, dont la donnée, souvent invraisemblable, n'a même pas ce fond de moralité qui distingue les œuvres de Feuillet? Quant à nos artistes, ils méritent tous nos encouragements.

Heureusement que M. Scheler a au moins, le dimanche, un public fidèle, qui, demain, ira applaudir le drame de Ducange et Dinaux: **Trente ans ou la vie d'un joueur.** Rideau à 8 heures. — Tramway à la sortie.

Manière de couper le verre. — On obtient de très jolis vases à fleurs avec des bouteilles sans goulot et l'on peut confectionner soi-même mille charmants petits objets avec du verre, quand on parvient à le couper droit et sans brèches. Un

moyen pratique pour arriver à ce résultat est le suivant:

On prend du fil fin, mais solide, on le trempe dans du pétrole, de l'huile de térébenthine ou de l'esprit de vin et on le noue autour du verre, exactement à l'endroit où celui-ci doit être coupé. Puis on allume le fil et pendant qu'il brûle, on tourne le verre et on verse dessus de l'eau froide. Par ce simple procédé, la coupeure devient parfaitement nette, aussi bien que si elle avait été taillée avec le diamant.

(Science pratique.)

Moyen de dérouiller les fers à repasser.

— La cire jaune et le sel rendent propre et poli comme du verre, le plus rouillé des fers à repasser. Voici comment on procède: on enveloppe un morceau de cire dans un chiffon, on le frotte d'abord avec cette espèce de tampon, puis avec un papier saupoudré de sel. La rouille disparaît comme par enchantement.

(Science pratique.)

Pour nettoyer le marbre. — Quand on ne peut enlever, en les lavant avec de l'eau simple, les taches faites à un marbre de table ou de cheminée, il existe un moyen bien simple de faire disparaître ces taches de provenance inconnue. On essuie d'abord bien le marbre pour enlever la poussière; puis, au pinceau, on applique sur le marbre une bonne couche d'un mucilage épais de gomme arabique et on laisse sécher à l'air; au bout de quelque temps, la gomme s'écaille en séchant et s'effrite en emportant les souillures de la tache; on passe alors un peu d'eau claire, on essuie bien, et on rend au marbre tout son brillant en le frottant avec une peau.

(Science pratique.)

Boutades.

Albert est l'enfant gâté de sa maman, qui connaît ses préférences et a l'habitude de lui préparer elle-même son souper. L'autre soir, empêchée, elle dut laisser ce soin à la bonne.

— Monsieur Albert, demande celle-ci, que désirez-vous pour votre souper?

— Eh! bien, ... préparez-moi des œufs.

— Comment monsieur les veut-il, à la coque, sur le plat, en omellette?

— Voyons... Je ne sais pas, moi.

Interpellant sa mère, occupée dans la chambre voisine:

— Maman; les œufs, comment est-ce que je les aime?

Un jour, un jeune homme timide, assis sur un banc de la promenade de Montbenon, désirant vivement engager conversation avec une charmante personne placée à côté de lui, saisit le moment où un insecte montait sur sa mantille pour dire:

— Pardon, madame, je vous prévins que vous avez une bête derrière vous.

— Ah! monsieur! fit la dame en se retournant étonnée et comme effrayée, je ne vous savais pas là.

A propos de la *Journée vaudoise*. — Entendu l'autre jour:

— Dis-moi, Daniet, étais-tu à Genève jeudi passé?

— Ma foi non, j'ai pas pu y aller.

— Fallait voi c'te fête! Les Payernois avaient amené un petit cochon rouge, qu'ils portaient dans un palanquin. C'était ce qu'il y avait de plus beau dans tout le cortège.

M^{me} X... recherche toutes les occasions de mener sa fille dans le monde pour lui trouver un mari.

— Jamais elle n'en trouvera un, disait une commère à sa voisine... Qui voudrait de cette grande cruche?...

— Hé! qu'en sait-on: Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se case.

L. MONNET.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.